

Ivo van Hove fait entrer les fauves sur scène

Le metteur en scène flamand monte « Marie Stuart » à Créteil, dans le cadre du festival Exit

THÉÂTRE

LONDRES ET BRUXELLES

Pendant quelques jours, on suit Ivo van Hove. Il est à Londres, à Bruxelles, repart à Amsterdam, où il dirige le Toneelgroep, le théâtre le plus en vue aux Pays-Bas. Encore a-t-on de la chance : il aurait pu être à New York. Ivo van Hove est très demandé. L'homme semble être aussi mobile que le lui permet sa silhouette d'une minceur extrême, le pas rapide, tout entier tendu vers le travail. En France, on le connaît mal, malgré ses escales régulières à la Maison des arts (MAC) de Créteil, et une étape avignonnaise très remarquée, en 2008, avec ses *Tragédies romaines* inspirées de Shakespeare.

Aujourd'hui, on dirait que son heure est venue. Son spectacle *The Fountainhead*, superbe réflexion sur la création et la singularité de l'artiste, a emballé le dernier Festival d'Avignon (*Le Monde* du 14 juillet 2014). Le voilà de nouveau à Créteil, où il ouvre le festival Exit avec une mise en scène puissante, au cordeau, de *Mary Stuart*, le drame de Schiller. Du 22 avril au 14 mai, il sera au Théâtre de la Ville, à Paris, avec son *Antigone* déjà passée par Luxembourg et Londres, jouée (en anglais) par Juliette Binoche.

Plusieurs autres de ses spectacles sont à l'affiche à travers l'Europe. Mais pourquoi la reconnaissance arrive-t-elle si tard, pour un artiste né dans un petit village du Limbourg en 1958, et qui fait partie intégrante de cette fracassante génération flamande qui a révolutionné les arts de la scène au tournant des années 1980 ?

La performance

Petit rembobinage arrière. Ivo van Hove, fils de pharmacien, quitte à 11 ans son village pour partir dans un pensionnat de garçons catholique du nord de la Belgique. Là, il a « tout vécu : la douleur, l'angoisse, la cruauté, la sexualité, mais aussi, magnifiquement, la découverte du théâtre, dans le groupe amateur qui était un monde à l'intérieur du monde de la pension, laquelle était elle-même un univers clos dans le vaste monde ». Dans ce pensionnat qui aurait pu être « dans un film de Michael Haneke », Ivo van Hove a été heureux. Grâce au théâtre, qu'il n'a plus quitté, malgré la tentative de ses parents pour lui faire étudier le droit. Il s'est donc retrouvé à Anvers à la fin des années 1970 : creuset où tout s'est inventé, où les Jan Fabre, Jan Lauwers, Anne Teresa De Keersmaecker, Guy Cassiers, Alain Plateel, etc., ont fourbi leurs armes pour réinventer complètement la scène.

Ivo van Hove est dans le mouvement. Le théâtre belge lui apparaît « affreusement conservateur, d'une médiocrité inimaginable », et il va chercher les secrets de la vie et de l'intensité dans le rock et dans la performance. Avec trois icônes majeures : David Bowie, Joseph Beuys et Marina Abramovic. « Dans la performance, ce qu'on voit est vrai. Quand Marina Abramovic s'assied en face de toi sur une chaise, c'est vraiment elle, et elle te regarde vraiment [il s'agit de l'œuvre *The Artist Is Present*, de la performeuse serbe]. »

Ivo van Hove noue surtout un dialogue direct avec Joseph Beuys, qu'il va voir dans sa maison de Clèves, en Allemagne. « Il a eu une importance énorme pour moi, dans le choix des matériaux bruts et organiques, dans sa performance [I Like America and America Likes Me] au cours de laquelle il s'enferme pendant des heures avec un coyote... Ramener dans l'espace de l'art un élément sauvage, un élément de réalité pure, c'est ce que j'essaie de faire encore maintenant. »

« Joseph Beuys a eu une énorme importance pour moi, dans le choix des matériaux bruts et organiques »

IVO VAN HOVE
metteur en scène

Comme pour tous ses camarades, la performance sera la matrice à partir de laquelle revivifier le théâtre, au-delà des différences et des rivalités – « avec Jan Fabre, on s'est longtemps détestés, avec Guy Cassiers, on a toujours été proches », s'amuse Ivo van Hove. Pas de coyote, mais un tigre (en cage) dans le premier spectacle qu'il signe en 1981, *Geruchten* (« Rumeurs »).

Comment expliquer, alors, qu'Ivo van Hove soit longtemps resté dans l'ombre ? Tout simple-

ment parce que le metteur en scène est revenu rapidement à une forme de théâtre plus classique, quand ses camarades faisaient pêter la scène et affirmaient leur statut d'auteurs. Mais comme son confrère allemand Thomas Ostermeier, dont il est proche, Ivo van Hove a redonné un sacré coup de jeune et de modernité au « vieux » théâtre. S'il est revenu aux textes canoniques, c'est parce qu'il a découvert qu'« ils [lui] permettaient de dire des choses plus personnelles qu'avec [ses] propres textes ».

Contemporains ou classiques

A partir de là, il a patiemment construit une œuvre passionnante, avec des lignes de force très nettes, situant son travail à la croisée des interrogations intimes et existentielles et des questions politiques. Ivo van Hove travaille sur tous les matériaux possibles. Textes contemporains (il aime Duras) ou classiques (Shakespeare first). Il a été un des premiers à réhabiliter ces auteurs américains que la modernité théâtrale avait condamnés

comme trop réalistes et trop psychologisés – Eugene O'Neill, Tennessee Williams, Arthur Miller, Lillian Hellman... Et à signer autant de spectacles (marquants) inspirés par des scénarios de grands cinéastes, Ingmar Bergman et John Cassavetes en tête.

Mary Stuart est emblématique de ce que peut offrir Ivo van Hove aujourd'hui, c'est-à-dire redonner à un drame assez classique et rhétorique une urgence, une intensité, dans le bel espace sobre conçu par son scénographe de toujours, Jan Versweyveid, qui est aussi son compagnon. L'histoire du combat entre la reine d'Ecosse et Elisabeth I^{re} y prend la férocité, chargée d'amour et d'énergie sexuelle, d'un combat de fauves, aux résonances politiques troublantes. Et ce, notamment, grâce aux merveilleux (ses) comédien (ne) s réunis par Ivo van Hove au Toneelgroep d'Amsterdam, qu'il sait diriger en maître : Chris Nietvelt (Elisabeth), fine et émouvante, Hans Kesting (Leicester), un des comédiens les plus puissants

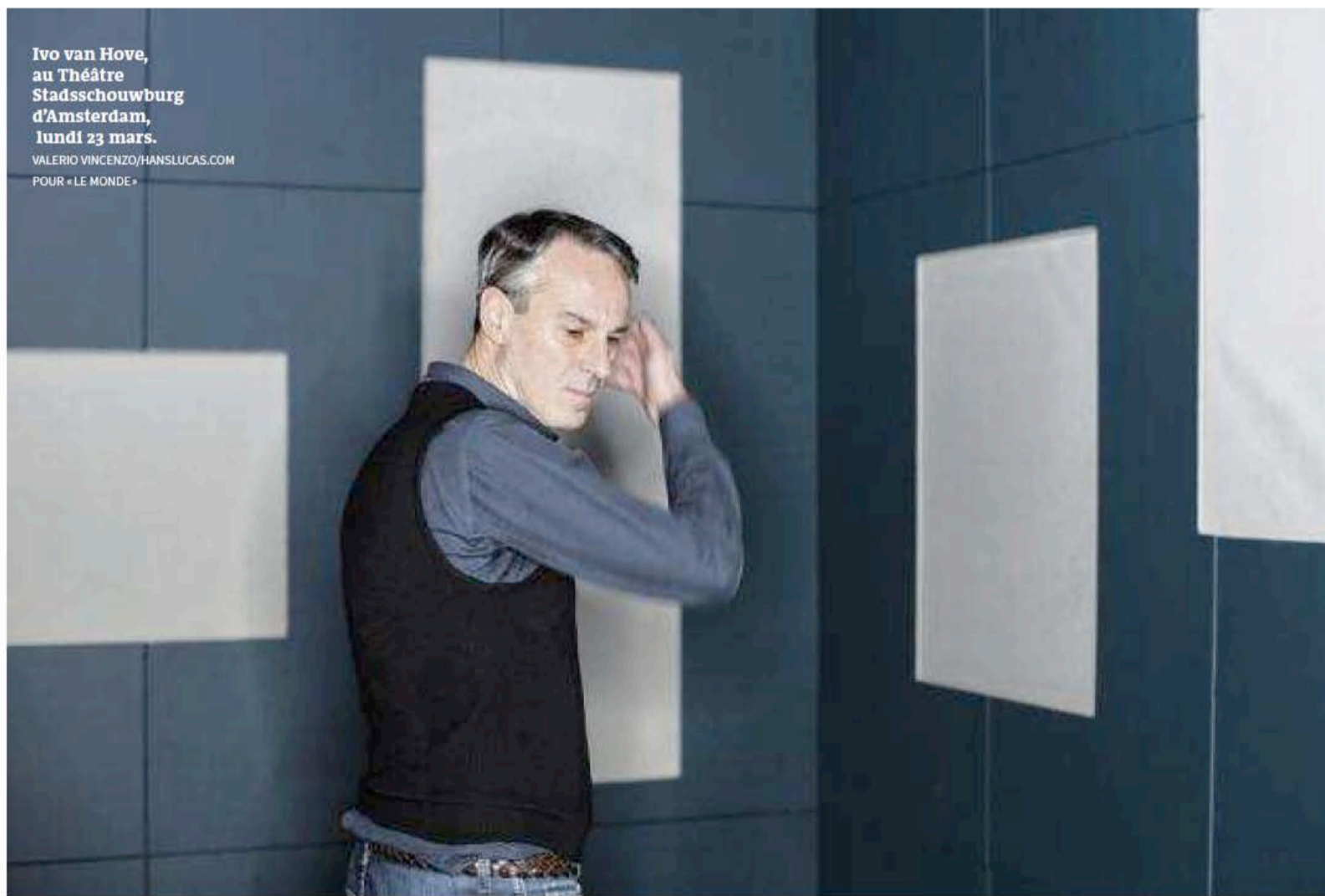
d'aujourd'hui, et Halina Reijn (*Mary Stuart*), une reine de la scène, sensuelle et libre.

On n'en dira malheureusement pas autant de Juliette Binoche, dont l'*Antigone* manque de force tragique, malgré l'humanité cherchée par l'actrice. C'est d'autant plus dommage que le travail effectué sur la complexité politique de la pièce est remarquable. Mais l'ensemble demeure un peu lisse, comme peut rester lisse le visage d'Ivo van Hove quand on discute avec lui. Sur qu'il y a une bête sauvage tapie au cœur de cet homme-là, mais il ne la lâche que dans la cage du théâtre. ■

FABIENNE DARGE

Mary Stuart, de Friedrich von Schiller. Mise en scène d'Ivo van Hove. A 20 heures, du 26 au 28 mars. De 12 à 24 €.

Festival Exit : spectacles, performances, exposition « Home Cinéma ». Du 26 mars au 5 avril. Maison des arts, 1, place Salvador-Allende, Créteil. Exposition : 3 €, spectacles de 8 à 20 €.



Ivo van Hove, au Théâtre Stadsschouwburg d'Amsterdam, lundi 23 mars.

VALERIO VINCENZO/HANSLUCAS.COM
POUR « LE MONDE »